

Régis April a été parmi les tout premiers psychologues à « immigrer » dans la ville de Québec à un moment où la pénurie de psychologues offrait de grandes possibilités de souplesse et de liberté. Il nous offre ici quelques-uns de ses souvenirs.

**Pierre MICHAUD**

Université du Québec à Montréal

---

**P.M.** Alors, dans quel collège finit-on son cours classique?

**R.A.** Dans un beau collège, dans le meilleur!

**P.M.** Lequel?

**R.A.** Au Collège Jean-de-Brébeuf, à Montréal; j'y ai fait mes deux années de philosophie.

**P.M.** Et avant cela?

**R.A.** J'ai étudié à La Pocatière. Et auparavant, j'avais été quelques temps dans un juvénat des pères Rédemptoristes à Ste-Anne-de-Beaupré. Toutes ces écoles m'ont donné une culture mélangée. Mais, j'ai bien fini, avec les jésuites! Et ensuite, je suis monté sur la côte à l'Université avec comme professeurs les Barbeau, Bélanger, Clerk, Décarie, Lavoie, Luthe, Mailhot, Mailloux, Pinard, Salman et d'autres.

**P.M.** L'équipe des années 50. Ainsi, au Collège Brébeuf, on pouvait alors découvrir la psychologie?

**R.A.** Oui, grâce à M. Rolland Lussier, un psychologue qui nous enseignait la biologie et la psychologie; il était probablement un produit de l'Université oblate d'Ottawa, un des bons psychologues de l'époque auquel je me suis identifié dès qu'il a commencé à donner ses cours. Il travaillait à l'hôtel de ville de Montréal et j'avais fait des stages avec lui, à l'époque où Jean Drapeau et Sarto Fournier étaient maires de Montréal.

**P.M.** Ainsi, dans ce collège, on enseignait déjà la psychologie?

**R.A.** Oui, et Rolland Lussier y pratiquait aussi de l'orientation professionnelle. Il aidait certains étudiants qui avaient des difficultés. Ce n'était pas mon cas, mais j'étais curieux de connaître son travail. J'étais allé le voir après un cours et je lui avais dit : « J'aimerais beaucoup faire ce que vous faites ». Il m'a répondu : « C'est pas compliqué (par la fenêtre du Collège on voyait l'Université), tu as juste à monter là, à t'inscrire et à te débrouiller ». J'ai voulu connaître la psychologie parce que j'ai trouvé que c'était une affaire de gros bon sens. C'est quand je suis monté sur la colline que j'ai trouvé que le gros bon sens s'évaporait un peu.

**P.M.** Les choses se complexifiaient?

**R.A.** En effet, ce qui me rappelle un bon souvenir datant des débuts de mon intérêt pour la psychologie. Durant les vacances, entre les deux années de philosophie, j'avais lu beaucoup de

romans qu'un de mes amis m'avait prêtés. C'étaient des romans un peu psychologiques, des analyses de caractères qui m'avaient bien intéressé. Quand j'étais allé voir Adrien Pinard, celui-ci m'avait demandé : « Comment ça se fait que tu t'en viens en psychologie, qu'est-ce qui te pousse comme ça? ». J'ai répondu : « D'abord, j'ai essayé de savoir ce que je pourrais faire à part ça et c'est à peu près tout ce que je serais capable de faire. En biologie et en mathématiques, je n'aime pas ça, et je ne me vois pas en droit, parce que je serais obligé de devenir menteur, des choses comme ça! » Il avait trouvé ça drôle. Je lui avais raconté que je lisais des romans et que l'analyse des caractères m'avait intéressé. En 1954, j'avais complété une licence en psychologie (que l'on obtenait après trois ans d'études suivant le B.A.) et ma scolarité de doctorat (quatrième année). L'enseignement de ces quatre années était basé sur des manuels américains.

**P.M.** Et comment se sont passées les premières années d'étude?

**R.A.** La première année, on s'est demandé ce qu'on faisait là. D'abord, l'histoire de la psychologie par le père Picard, un jésuite. Des textes en anglais sur St-Thomas d'Aquin qu'il fallait traduire et essayer de commenter. Je n'avais rien compris, j'étais un des premiers à faire une « dépression » devant tout le monde et d'ailleurs, tous étaient d'accord avec moi. Puis les statistiques avec Guy Lavoie. Dans le cours Sensation et perception, Pinard était amusant, il faisait souvent des petites parenthèses qui nous gardaient éveillés. Il y avait le père Salman et la psychologie animale. Avec le père Bernard Mailhot, le cours d'initiation à la psychologie sociale était probablement le plus intéressant. Il nous faisait faire des travaux, des sondages d'opinions, des psychogrammes. Comme je n'étais pas loin du Collège Brébeuf, j'avais eu l'idée de faire de l'expérimentation avec les étudiants. Le directeur du Collège, le père Paul Laramée, m'avait donné l'autorisation, puisque j'étais un ancien. En 1950, c'était moins structuré, plus souple qu'aujourd'hui. On pouvait agir sans l'obligation de remplir des formulaires à n'en plus finir.

**P.M.** Quelle était la présence du thomisme à l'Institut de psychologie, lequel faisait partie de la Faculté de philosophie qui était thomiste elle aussi bien entendu?

**R.A.** Présence mitigée, inapparente... imperceptible. On en avait beaucoup entendu parler au cours classique, en philo 1 et philo 2. Et c'était du temps du premier rapport Kinsey sur la sexualité.

**P.M.** La religion était-elle présente au point de dire une prière au début des cours?

**R.A.** Je ne me souviens pas de ça. Ou c'est du refoulement... Mais c'est vrai que plusieurs de nos professeurs arrivaient en soutane. Cela créait de l'atmosphère. Il y avait les dominicains en noir et blanc et il y avait les jésuites et les clercs de Saint-Viateur en noir. On les voyait arriver dans la cour et c'était assez impressionnant : le père Salman qui mesurait 6 pieds et deux pouces, (1m88), le père Mailhot qui était aussi très ample et le père Mailloux qui était assez costaud.

**P.M.** D'autres souvenirs à propos des études?

**R.A.** Je me souviens de Miguel Prados; on l'aimait parce qu'il nous parlait de clinique. Il y avait aussi Mme Clerk qui enseignait les tests projectifs. Mais il y avait surtout Mme Décarie qui nous parlait doucement et que l'on comprenait. C'est ça qui était formidable, on comprenait tellement bien avec elle. Avec les autres, on comprenait un peu!

**P.M.** Et puis, ensuite...

**R.A.** J'aimais bien lire pendant les périodes creuses de mes études. Je lisais même pendant les cours, par exemple avec J.E.A. Marcotte qui travaillait en hygiène mentale à la Commission des écoles catholiques de Montréal. Il venait nous donner des cours le samedi avant-midi, mais comme il avait des notes photocopiées, très bien organisées et qu'il nous les lisait, j'en profitais. Je me souviens d'avoir lu Dostoïevski et Tolstoï pendant ces cours-là. Quand on n'avait pas de cours, je lisais. J'ai lu énormément, des auteurs américains à Émile Zola et à Freud, qui étaient à l'index. D'ailleurs, les pères Mailhot et Mailloux nous transmettaient la permission obtenue de l'Archevêché pour lire certains de ces livres.

**P.M.** Et après les études?

**R.A.** Après avoir obtenu ma licence, j'ai fait ma scolarité de doctorat et je me suis trouvé un emploi à Québec. J'étais le mieux payé de toute la classe. Quand je suis arrivé à Québec, au mois de mai 1955, j'avais un salaire annuel de 3 900 \$. Plusieurs de mes camarades de classe qui travaillaient à Montréal ne gagnaient que 3 200 \$!

**P.M.** Ce fut facile de trouver un emploi à Québec?

**R.A.** Oui. Il y avait une annonce sur un tableau près du bureau de la secrétaire de l'Institut de psychologie : « Le Centre médico-social pour enfants, rue St-Jean, à Québec, demande un psychologue ». Ils n'avaient pas le choix, il n'y avait que moi qui voulait aller à Québec. On m'a engagé. J'ai commencé avec Michel Pléchaty. Ce dernier avait étudié avec nous et il travaillait déjà comme psychologue au Centre médico-social pour enfants. C'était l'un des trois ou quatre psychologues de la ville de Québec en 1955. Il y avait aussi Maurice Meunier, Michel Trottier, Jean-Charles Lessard et Hubert Chéné, qui était conseiller d'orientation. Dans cette clinique, c'était bien organisé : il y avait un psychiatre, Jean Delage, qui arrivait de Paris, qui était spécialisé avec les enfants, un pédiatre, le Dr Antoine Larue, deux infirmières en hygiène mentale, des travailleurs sociaux, une conseillère en orientation, deux psychologues, une belle équipe quoi!

**P.M.** C'était vraiment un centre de consultation pour les enfants?

**R.A.** Oui, pour les enfants. C'était indépendant, largement financé par je ne sais plus quel ministère et c'était un avocat qui nous administrait, Monsieur Bouchard, un des piliers des premiers carnivals de Québec. C'était très intéressant comme travail : on recevait une clientèle très variée qui nous arrivait de La Tuque, de Gaspé, de Chibougamau, de Baie-Comeau, de la Beauce...

**P.M.** Y avait-il des enfants de Québec?

**R.A.** Oui, la plupart en était. On pouvait identifier la région, et même le quartier de la ville de Québec dont ils provenaient en observant leur vocabulaire et leur prononciation. On pouvait même deviner leur origine seulement à leur coup de téléphone quand ils désiraient un rendez-vous.

**P.M.** Donc, dès le départ, c'était un centre bien organisé.

**R.A.** Oui, c'était bien structuré. Au moment où je suis arrivé, Hubert Chéné venait de quitter le Centre. Avec un autre budget, je crois qu'il avait entrepris une recherche sur les enfants qui éprouvaient des difficultés scolaires. On a commencé à embaucher d'autres psychologues et d'autres travailleurs sociaux. La plupart d'entre eux avaient commencé leur formation au Grand séminaire et l'avaient quitté avant la fin de leur théologie. C'étaient des bons gars généreux et dévoués.

**P.M.** N'y avait-il pas un jésuite, le père Samson, qui faisait de la thérapie à Québec, à cette époque?

**R.A.** Oui. Il avait son école, ses propres théories et il donnait de la formation. Je pense qu'il était psychanalyste. En tout cas, il avait sa façon de voir les choses et il était bien perçu dans le milieu. Le père Samson avait sa chapelle, un peu comme au Collège, ou comme à l'Institut de psychologie; de petits groupes entouraient le père Mailloux, le père Pinard ou le père Mailhot. Pour moi, les réunions du père Samson ressemblaient à celles de la Jeunesse étudiante catholique (JEC) et j'ai toujours été un peu allergique à cela. Ils discutaient de choses spirituelles, on en entendait parler indirectement. En plus, c'était le dimanche matin! J'aimais bien mieux lire Steinbeck, Graham Green, Montherland ou d'autres auteurs.

**P.M.** Vous avez travaillé longtemps à cette clinique?

**R.A.** Durant dix ans. J'étais parti à un congrès de psychologie, un congrès international catholique de l'enfance, à Lisbonne. C'était la première fois que j'allais en Europe. Et je suis revenu un peu plus tard que prévu; j'avais passé quatre mois en Europe. À mon retour, on m'a congédié; c'était en 1964. Par la suite, d'autres cliniques ont ouvert leurs portes, le Centre Cardinal Villeneuve, pour les enfants handicapés, à Québec de même qu'à Trois-Rivières, sur la rue de Labadie. Ensuite, j'ai travaillé plusieurs années avec les délinquants ou les déficients mentaux, à Québec et aux environs de Québec, au Centre de l'ouïe et de la parole. Dans ces endroits, il n'y avait pas de psychologue; j'étais en consultation, à la demi-journée, à la journée ou même le samedi avant-midi. C'était financièrement plus intéressant qu'un emploi fixe. À cette époque, il n'y avait pas beaucoup de psychologues et dans les organigrammes, il y avait toujours un petit carré vide pour le psychologue. Même si le besoin ne se faisait pas encore sentir, on en engageait à cause de l'organigramme! Mais progressivement, ces emplois à temps partiel que j'occupais ont disparu, remplacés par des emplois à plein temps. J'ai choisi de rester dans le milieu scolaire, entre autres raisons pour les longues vacances d'été. J'ai aussi œuvré longtemps au Collège des jésuites.

**P.M.** Dans quelles circonstances les gens rencontraient-ils un psychologue?

**R.A.** Une certaine information circulait dans les écoles. Des médecins connaissaient notre clinique. Entre 1960 et 1965, j'ai présenté des quarts d'heure de psychologie à la télévision l'après-midi. Les gens me reconnaissaient encore 25 ans plus tard. Les enfants nous étaient souvent référés par des pédiatres, des professeurs et par les parents bien entendu.

**P.M.** Et les adultes?

**R.A.** On ne rencontrait pas d'adultes comme tels, à cette clinique. On rencontrait les parents des enfants, parce qu'on s'est vite aperçu que les problèmes des enfants étaient en lien avec les problèmes des parents. Comme psychologue, je m'occupais de rencontrer les enfants en thérapie de jeu, etc., et les travailleurs sociaux s'occupaient des parents. C'était la structure générale, avec bien des nuances.

**P.M.** Est-ce que les gens manifestaient de la crainte quand ils rencontraient le psychologue?

**R.A.** Non. Nous étions considérés comme des espèces de thaumaturges, mais des thaumaturges non dangereux, probablement à cause de notre structure qui était amicalement ouverte. Ce n'était pas fermé, ce n'était pas un collège, nos bureaux étaient situés au troisième étage d'un édifice, avec un studio de danse au-dessus et une imprimerie en dessous. On faisait des entrevues au son du tango et de la rumba! On nous percevait comme des gens sympathiques, qui savaient écouter et qui, parfois, avaient de l'humour thérapeutique. On

nous invitait parfois à donner des conférences à des congrès, à des réunions. Le bouche à oreille jouait : « J'ai envoyé mon petit garçon au Centre médico-social et cela lui a fait du bien, il rencontre un psychologue et j'ai rencontré Madame Unetelle, travailleuse sociale, cela nous a réveillés, il y a bien des affaires que l'on ne sait pas ».

**P.M.** En somme, pour revenir à l'« après-Lisbonne », ce fut facile de trouver un autre emploi?

**R.A.** Cela s'est fait tout seul. J'avais déjà des contacts avec les institutions pour déficients mentaux et pour délinquants. Pour ceux-ci, on voulait avoir un psychologue pour travailler avec les éducateurs et rencontrer les filles et les gars, jusqu'à l'âge de 16, 17 et 18 ans. J'ai beaucoup appris d'eux; quand on avait leur confiance, ils devenaient ouverts et vous « expliquaient » le fonctionnement humain, concrètement et explicitement. Puis, ensuite les 25 dernières années se sont passées avec des personnes physiquement handicapées, des gens qui ont eu des accidents de toutes sortes.

**P.M.** Et après?

**R.A.** Quand je suis arrivé à Québec en 1955, il y avait trois psychologues. Maintenant, il y en a un ou deux à tous les centres commerciaux. C'est devenu une industrie. Les psychologues ont même des cours pour apprendre à gérer leur entreprise! Quand j'ai rencontré de la clientèle privée, durant quatre ou cinq ans, en dehors de mes heures de bureau, je demandais 5 \$/heure et un peu plus tard, j'avais honte de demander 8 \$/heure. Ensuite, je suis allé travailler à temps partiel dans des endroits où on me payait 10 \$/heure. Au bout d'un certain temps, on peut acheter un billet d'avion pour Lisbonne...

**P.M.** Y a-t-il des souvenirs, des anecdotes à propos de clients de cette période-là?

**R.A.** Oui, un de mes tout premiers clients, un petit garçon de huit ans qui m'avait été référé parce qu'il souffrait d'anorexie mentale. Avant de me lancer dans l'investigation en profondeur, je lui ai demandé ce qu'il avait mangé la veille, l'avant-veille et avant. Sa réponse était invariable : « Du poulet et de la compote »... Il fut rapidement guéri quand l'infirmière suggéra à la mère d'autres recettes! On en a parlé longtemps! Dans le livre *Le fauteuil roulant*(\*), j'ai présenté plusieurs témoignages de gens que j'ai rencontrés au Centre François-Charon et qui ont surmonté leurs difficultés. Mais ce qui me revient surtout et qui me rendait mal à l'aise dans les derniers temps, c'est de voir, par exemple, une infirmière qui tentait de régler les problèmes psychologiques de son client, dans un jargon psychologique qui n'est pas vraiment le sien. C'est un peu décevant parce qu'au cours de ces réunions, qu'on appelle les plans d'intervention, certaines séances qui ressemblent beaucoup à des discussions de télévision où c'est la confusion complète du genre « poulailler »! On se demande où est rendu le client, on se demande si son dossier est encore sur la table. Chacun donne son impression, partage ses émotions, porte des jugements de valeur sur le client et finit par raconter sa vie personnelle, ses petites misères familiales, sentimentales et même d'ordre financier. Et de plus, tout est devenu quasiment automatique; avant longtemps on n'aura plus besoin d'écrire de rapports, on va écrire A18-4 et là on va « pitonner » et les phrases toutes prêtes d'avance vont s'inscrire dans le dossier.

(\*)April, R. (1978). *Le fauteuil roulant* (2e éd.-1992). Québec : Les Éditions réactions.

**P.M.** Un peu de nostalgie?

**R.A.** Oui, une nostalgie des débuts où les relations étaient humaines, presque complices. Puis, tout est devenu complexe et structuré de façon très administrative. Il y a les statistiques, les feuilles de temps, les rapports. Il faut prouver quasiment tout, parce que le patron ne connaît

rien à notre travail. À moins de pouvoir traduire un langage clinique en langage administratif et le langage administratif en termes cliniques. Impossible. Mais comme disait le père Ovide : « Pas de progrès, pas d'avancement » et vice-versa.

**P.M.** Mais, si c'était à refaire?

**R.A.** Je recommencerais... Satisfaction, tout à fait.

**P.M.** Oui, mais pas dans les conditions actuelles?

**R.A.** Mais que peut-on faire? Comme on disait jadis : « Autre temps, autres mœurs! ». Dans les conditions actuelles, je me sens un peu emprisonné, un peu coincé. J'ai toujours été un peu combatif, et humoriste! Pendant une vingtaine d'années, au Centre François-Charon, j'ai publié des caricatures dans le journal interne hebdomadaire, que j'avais d'ailleurs appelé l'Hebdromadaire. Je me moquais des thérapeutes et des administrateurs. J'ai sculpté des trophées que l'on donnait à Noël à chaque année aux gens méritants du Centre. Les gens savaient que c'était moi le malcommode et me suggéraient souvent des sujets de caricature ou d'humour. Le mot thérapie commence comme celui de théâtre. On m'a déjà surnommé : April, le psycholâtre.

**P.M.** Mais, depuis que le Centre François-Charon est devenu l'Institut de réadaptation de Québec pour les handicapés physiques, ce n'est plus la même chose?

**R.A.** La physiothérapie, l'ergothérapie, l'orthophonie, la récréologie, l'éducation physique, la médecine ordinaire, l'orthopédie, la psychiatrie s'occupent des personnes handicapées qui subissent des accidents cérébrovasculaires ou qui se blessent la colonne vertébrale et la moelle épinière en faisant du sport ou lors d'accidents d'automobile. C'est devenu des sciences, peut-être plus que la psychologie, parce que c'est mesurable avec des chiffres. On peut mesurer le progrès que fait une personne handicapée lorsqu'elle est en fauteuil roulant et qu'elle finit par se lever debout. Mais psychologiquement, c'est difficile de mesurer la progression du gars qui est assis et qui se lève debout. Des fois, il retombe assis...

**P.M.** C'est alors que quelques entrevues de soutien peuvent l'aider à passer à travers ses difficultés....

**R.A.** De tous ordres. Voilà!

**P.M.** On va s'arrêter ici. Merci pour ces souvenirs très personnels à propos d'une carrière où l'humour avait trouvé une place sans l'occuper entièrement.

Propos recueillis le 5 mars 2002